

1

Julie descendit tant bien que mal du taxi et le regarda s'éloigner. Devant le portillon elle s'arrêta pour reprendre contenance. Mieux valait ne pas s'afficher ivre après avoir tant fait la leçon aux enfants. Les étoiles tournoyaient et s'abîmaient dans le ciel et elle avait la nausée. Mais elle s'en fichait. Elle avait passé une excellente soirée, la première avec les filles depuis des lustres. Même si ce n'était pas grâce aux filles que ces moments avaient été excellents, se dit-elle, et elle s'aperçut qu'un grand sourire béat lui fendait le visage. Heureusement qu'il faisait noir et que personne ne pouvait la voir.

À la porte elle s'arrêta de nouveau et chercha sa clef à tâtons au milieu des eye-liner, mouchoir taché de rouge à lèvres et menue monnaie jetés pêle-mêle au fond de son sac. Ses doigts trouvèrent le coin de carte déchiré au bar. Un numéro de téléphone et un nom. *Appelle-moi vite*. Suivi d'un petit cœur. Le premier homme qu'elle touchait depuis Geoff. Elle sentait encore sa colonne sous ses doigts quand ils dansaient. Dommage qu'il ait dû partir si tôt.

Elle referma son sac et écouta. Rien. Le silence était tel que la musique de la soirée lui bourdonnait dans les oreilles de manière assourdissante. Se pouvait-il que Luke dorme ? Laura était capable de ronfler comme un sonneur, mais son frère n'avait jamais réussi à prendre le pli. Même maintenant qu'il avait arrêté l'école et que rien ne l'obligeait à se lever le matin, il était généralement le

premier debout. Julie poussa la porte d'entrée et tendit l'oreille tout en glissant ses pieds hors des chaussures qui la blessaient depuis qu'elle était sortie du métro, des heures plus tôt. Bon sang, elle n'avait pas dansé comme ça depuis ses vingt-cinq ans. Aucun bruit. Pas de musique, pas de télévision, pas de bip d'ordinateur. Ouf ! soupira-t-elle. Ouf et trois fois ouf ! Elle avait envie de dormir et de faire des rêves coquins. Dans la rue, une voiture démarra.

Julie alluma la lumière. La clarté lui transperça le crâne et la nausée l'assaillit. Elle laissa tomber son sac pour se ruer aux toilettes à l'étage, trébucha en chemin. Pas question de vomir sur la moquette neuve de l'entrée. La salle de bains était fermée, un rai de lumière filtrait sous la porte. Du placard-séchoir provenait le léger gargouillis caractéristique du ballon d'eau chaude en train de se remplir. Évidemment, quoi de plus typique ? Il fallait des heures pour persuader Luke de se doucher le matin et voilà qu'il décidait de prendre un bain au milieu de la nuit. Elle frappa, mais sans précipitation. La nausée était passée.

Luke ne répondit pas. Il devait être dans une de ses phases de mauvaise humeur. Elle avait beau savoir qu'il n'y pouvait rien et qu'il fallait être patiente, Julie avait parfois envie de l'étrangler quand il devenait bizarre. Elle traversa le palier pour pousser la porte de la chambre de Laura. En regardant sa fille, elle se sentit soudain fondre, se dit qu'elle devrait s'efforcer de passer plus de temps avec elle. Quatorze ans, c'était un âge difficile pour une fille et dernièrement Julie avait été tellement accaparée par Luke que Laura lui semblait presque étrangère. Elle avait poussé sans que sa mère s'en aperçoive. Allongée sur le dos, ses cheveux hirsutes paraissant plus noirs encore sur l'oreiller, elle ronflait légèrement, la bouche ouverte. C'était la mauvaise période pour le rhume des foins. Julie s'aperçut que la fenêtre était ouverte et,

malgré la chaleur, la referma pour empêcher le pollen d'entrer. Le clair de lune inondait le champ récemment fauché derrière la maison.

Elle retourna à la salle de bains et tapa sur la porte du plat de la main.

— Hé, tu comptes passer la nuit dans ton jus ?

Au troisième coup, la porte s'ouvrit. Elle n'était pas fermée à clef. Il flottait un parfum d'huile de bain, lourd et sucré, que Julie ne reconnut pas. Les vêtements de Luke étaient proprement pliés sur le couvercle des WC.

Il avait toujours été très beau, déjà bébé. Beaucoup plus beau que Laura, ce qui paraissait injuste. C'étaient ses cheveux blonds sur ses yeux sombres, ses longs cils noirs. Julie le dévisageait, immergé dans l'eau du bain, ses cheveux remontant comme des algues vers la surface. Elle ne pouvait pas voir son corps à cause des fleurs. Elles flottaient sur l'eau parfumée. Seulement les capitules, sans tiges ni feuilles. Il y avait de ces grandes marguerites qui poussaient dans les champs quand elle était petite. Des coquelicots trop ouverts, leurs pétales rouges maintenant translucides. Et d'énormes fleurs bleues, qu'elle avait déjà vues dans des jardins du village, mais dont elle ignorait le nom.

Elle avait dû pousser un hurlement. Elle l'entendit comme si le son était venu de quelqu'un d'autre.

Pourtant Laura dormait toujours et il fallut la secouer pour la réveiller. Les yeux de l'adolescente s'ouvrirent soudain, tout ronds. Elle parut terrifiée et Julie se retrouva en train de marmonner, tout en sachant qu'elle mentait : « Tout va bien, ma chérie. Tout va bien. Mais il faut te lever. »

Laura balança ses jambes hors du lit. Elle tremblait, pas vraiment réveillée. Julie l'enlaça et la soutint pendant qu'elles descendaient l'escalier en trébuchant.

Elles s'arrêtèrent ainsi, chacune étreignant l'autre, sur le perron de la maison voisine, et leur silhouette projetée

par le lampadaire évoqua à Julie une course folle à trois jambes. Une de ces tournées des bars qu'affectionnaient les étudiants. Elle appuya sur la sonnette jusqu'à ce que la lumière s'allume à l'étage, que des bruits de pas résonnent et que quelqu'un soit là pour partager le cauchemar.

Felicity Calvert était ennuyée que le sexe ait pris une telle place dans ses préoccupations. Un jour, dans la salle d'attente du médecin, elle avait lu un article qui disait qu'à l'adolescence, les garçons pensaient au sexe toutes les six minutes environ. Elle avait eu du mal à le croire. Comment ces jeunes gens pouvaient-ils mener une vie normale – aller au collège, regarder un film, jouer au foot – en étant si fréquemment distraits ? Et *quid* de son propre fils ? En regardant James en train de jouer aux Lego par terre, elle n'avait pas pu imaginer que quelques années plus tard, il serait obsédé de cette façon. Mais à présent, elle se disait qu'un intervalle de six minutes entre deux rêveries sexuelles était peut-être une estimation modeste. Du moins dans son cas. Depuis un moment maintenant, une conscience de son corps et de ses réactions l'accompagnait quoi qu'elle fasse, toile de fond troublante, parfois agréable, aux activités quotidiennes. Pour une femme de son âge, cela paraissait déplacé. Comme si elle avait assisté à des funérailles toute de rose vêtue.

Felicity était allée cueillir les premières fraises dans le jardin. Elle souleva le filet avec précaution, glissa la main sous la maille. Les fraises étaient encore petites mais il devait y en avoir assez pour le quatre-heures de James. Elle en goûta une, la trouva très sucrée et tiédie par le soleil. En regardant sa montre, elle s'aperçut que l'heure du car scolaire approchait. Dans dix minutes elle

devrait se laver les mains et descendre le chemin pour aller à sa rencontre. Elle ne le faisait pas toujours. James s'estimait assez grand pour rentrer seul à la maison. Mais aujourd'hui il aurait son violon et serait heureux qu'elle soit là pour l'aider à porter ses affaires. Elle se demanda brièvement si ce serait le vieux chauffeur ou bien le jeune au débardeur et aux bras musclés, puis jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. Deux minutes seulement depuis sa dernière pensée lubrique. De nouveau elle se dit qu'à son âge c'était assez ridicule.

Felicity avait quarante-sept ans. Un mari et quatre enfants. Elle était *grand-mère*, bon sang ! Dans quelques jours, Peter, son mari, fêterait ses soixante ans. Les bulles de luxure affleuraient au petit bonheur, au moment où elle s'y attendait le moins. Elle n'en avait rien dit à Peter. Que nenni ! Ce n'était évidemment pas lui l'objet de son désir. Ces temps-ci ils faisaient rarement l'amour.

Elle se releva et traversa la pelouse pour regagner la cuisine. La résidence de Fox Mill se dressait sur le site d'un ancien moulin à eau : une grande demeure des années 1930, maison de campagne que s'était fait construire sur la côte un armateur de la ville. D'ailleurs elle ressemblait à un bateau, avec ses lignes courbes, douces, et le bief qui murmurait un peu plus loin. Un grand vaisseau Arts déco, assez incongrûment naufragé au beau milieu de cette plaine cultivée, la proue orientée vers la mer du Nord et la poupe vers les collines du Northumberland à l'horizon. Une longue terrasse abritée d'un portique courait sur un côté, tel le pont d'un navire, peu utilisable dans cette région où il faisait rarement assez chaud pour s'installer dehors. Felicity adorait cette maison. Ils n'auraient jamais pu se l'offrir avec un salaire d'universitaire, mais Peter avait perdu ses parents peu de temps après leur mariage et hérité de tout ce qu'ils possédaient.

Elle posa le panier de fraises sur la table et s'inspecta dans le miroir de l'entrée, passa ses doigts dans ses cheveux, se remit une touche de rouge à lèvres. Elle était plus âgée que les mères des camarades de James et ne supportait pas l'idée de lui faire honte.

Sur le chemin les sureaux étaient en fleur. Leur parfum lui fit tourner la tête et resta au fond de sa gorge. De part et d'autre le blé mûrissait. Les champs ici étaient trop denses pour que des fleurs puissent s'y épanouir, mais dans celui qui leur appartenait, à côté de la maison, poussaient des boutons-d'or, des trèfles, des vesces du Bengale. Au loin le goudron miroitait sous la brume de chaleur. Le soleil brillait sans discontinuer depuis trois jours.

Ce week-end, on fêterait l'anniversaire de Peter et elle réfléchissait à ce qu'ils allaient faire. Vendredi soir les garçons viendraient. Felicity les voyait toujours comme des gamins alors que Samuel, au moins, était du même âge qu'elle. Si le temps se maintenait, samedi ils pourraient pique-niquer sur la plage, aller jusqu'aux îles Farnes pour voir des macareux moines et des guillemots. James adorerait ça. Elle lorgna le ciel, se demandant si elle sentait approcher un front froid ou le plus petit nuage à l'horizon. Rien. Peut-être ferait-il même assez chaud pour aller se baigner, se réjouit-elle, et elle imagina les vagues s'écrasant sur son corps.

Lorsqu'elle arriva au bout du chemin il n'y avait pas trace du car. Elle se hissa sur la plate-forme de bois où autrefois les bidons de la ferme attendaient le camion de lait. La surface était chaude et sentait la poix. Felicity se laissa aller sur le dos, face au soleil.

Dans deux ans James entrerait au collège. Elle appréhendait terriblement ce moment. Peter voulait l'inscrire dans un établissement privé en ville, celui où il était lui-même allé. Elle avait vu les garçons en blazer rayé

dans le métro. Ils lui avaient paru un peu trop sûrs d'eux et tapageurs.

« Mais comment ira-t-il ? » avait-elle argué. Ce n'était pas sa véritable objection. Elle pensait qu'il serait mauvais pour James d'être bousculé. C'était un enfant lent, rêveur. Il s'en sortirait mieux en avançant à son propre rythme. L'établissement polyvalent du village voisin serait plus adapté. Même le collège de Morpeth, où leurs autres enfants avaient été scolarisés, lui avait paru exigeant.

« Je l'emmènerai et le ramènerai, avait répondu Peter. Il aura des tas d'activités après les cours. Ça le fera patienter jusqu'à ce que j'aie fini ma journée. »

Cela ne l'avait rendue que plus réticente. Les moments qu'elle passait avec James lorsqu'il rentrait de l'école étaient privilégiés. Sans eux, pensait-elle, elle le perdrait.

Elle entendit le vrombissement du car qui montait la côte et se redressa, plissant les yeux face au soleil pour le regarder approcher. C'était le vieux chauffeur qui conduisait, Stan. Elle le salua d'un signe pour cacher sa déception. D'ordinaire, trois enfants descendaient à cet arrêt : les jumelles de la ferme voisine et James. Aujourd'hui, une inconnue apparut la première, une jeune femme portant des sandales en cuir et une robe sans manche, rouge et or, à corset ajusté sur une ample jupe tournoyante. Felicity craqua pour la robe, sa manière de tomber et ses couleurs chatoyantes – les jeunes d'aujourd'hui semblaient préférer le noir ou le gris même en été – et lorsqu'elle vit la jeune femme aider James à descendre du car avec ses sacs et son violon, sa sympathie lui fut aussitôt acquise. Les jumelles traversèrent et grimpèrent en courant le sentier de la ferme, le car s'éloigna et ils se retrouvèrent plantés là tous les trois, un peu mal à l'aise, à côté de la haie.

— Voilà Mlle Marsh, dit James. Elle travaille à l'école.

La nouvelle venue avait un grand sac de paille retenu à l'épaule par une lanière en cuir. Elle tendit une main très brune, longue et osseuse. Le sac glissa sur son bras et Felicity vit qu'il contenait des dossiers et un livre emprunté à la bibliothèque.

— Lily.

Sa voix était claire.

— Je suis en formation. C'est mon dernier stage avant d'enseigner.

Elle sourit comme si elle s'attendait que Felicity soit ravie de faire sa connaissance.

— Je lui ai dit qu'elle pouvait venir s'installer dans notre cottage, expliqua James avant de s'éloigner, les mains vides, sans se préoccuper de savoir laquelle des adultes porterait ses affaires.

Felicity ne savait pas quoi dire.

— Il vous a bien parlé de ma recherche de logement ? s'enquit Lily.

Felicity secoua la tête.

— Oh non, c'est atrocement gênant !

Mais elle ne paraissait pas particulièrement gênée. Elle devait être éminemment sûre d'elle pour trouver l'incident amusant.

— Sans voiture, c'est un vrai supplice de venir de Newcastle tous les jours. La directrice a demandé en assemblée si quelqu'un connaissait un endroit où je pourrais loger. On pensait à un B&B ou à quelqu'un qui voudrait bien m'héberger moyennant finance. Mais hier, James a parlé de votre cottage à louer. J'ai essayé d'appeler cet après-midi mais ça ne répondait pas. Il m'a dit que vous deviez être dans le jardin et que je n'avais qu'à venir de toute façon. Je croyais que vous étiez au courant. C'était difficile de refuser...

— Oh oui, acquiesça Felicity. Il peut se montrer très persuasif.

— Écoutez, ce n'est pas grave. Il fait un temps magnifique. Je vais rentrer à pied au village, il y a un bus pour Newcastle à six heures.

— Laissez-moi le temps d'y réfléchir. Venez donc boire un thé.

Ils avaient déjà loué le cottage, mais cela n'avait jamais été très concluant. Au début ils étaient contents de ce revenu supplémentaire. Même avec l'héritage des parents de Peter, les traites à rembourser étaient un vrai cauchemar. Ensuite, avec trois enfants en bas âge, ils s'étaient dit que cette dépendance pourrait loger une nounou ou une jeune fille au pair. Mais ces dernières s'étaient plaintes du froid, d'un robinet qui fuyait et du manque de confort moderne. De leur côté, la présence d'une étrangère si près d'eux mettait les Calvert mal à l'aise. Ils avaient vécu le fait d'être responsables de leurs locataires comme un stress supplémentaire. Bien qu'aucune n'ait été particulièrement gênante, c'était toujours un soulagement de les voir partir. « Plus jamais », avait dit Peter lorsque la dernière, une jeune Suédoise au pair qui avait le mal du pays, avait quitté les lieux. Felicity ne savait pas trop ce qu'il penserait d'avoir une autre jeune femme à sa porte, même s'il ne restait que quatre semaines d'ici la fin de l'année scolaire.

Comme elles s'asseyaient dans la cuisine, où la brise marine soulevait le rideau de mousseline de la fenêtre ouverte, Felicity Calvert se dit qu'elle louerait probablement le cottage à la jeune femme si elle le désirait. Pour si peu de temps ça ne gênerait pas trop Peter.

James était assis avec elles à table, entouré de ciseaux, de morceaux de papier découpés et d'un tube de colle. Il buvait du jus d'orange et confectionnait une carte d'anniversaire pour son père. C'était une affaire compliquée avec des photos de Peter extraites de vieux albums et agencées en collage autour d'un grand 60 en ruban et paillettes. Lily s'extasia et posa des questions sur les

clichés anciens. Felicity sentit que James était ravi de son intérêt et éprouva un élan de gratitude.

— Si vous habitez Newcastle, dit-elle, je suppose que vous ne resterez pas au cottage le week-end.

Ce serait un autre argument à avancer devant Peter, pensait-elle. *Elle ne serait là que pendant la semaine. Et tu travailles si tard que tu ne te rendrais même pas compte de sa présence.*

Le cottage se dressait au-delà du pré où poussaient les fleurs sauvages. Outre le jardin, c'était tout ce qu'ils possédaient comme terrain. Vu de la maison, le bâtiment paraissait si petit, si ramassé, qu'on avait peine à croire que quiconque puisse y habiter. Un chemin piétiné se dessinait dans l'herbe et Felicity se demanda qui avait bien pu s'y rendre depuis que cela avait repoussé. James, sans doute. Il s'en servait de repaire quand il invitait des copains à jouer. Mais ils maintenaient l'édifice fermé et elle ne se rappelait pas qu'il lui ait demandé la clef récemment.

— On l'appelle le « cottage », mais c'est très exagéré, précisa-t-elle. Il n'y a que deux pièces, une à l'étage et une au rez-de-chaussée, avec une salle de bains à l'arrière. C'était la maison du jardinier, quand la villa a été construite. Et avant, elle servait de porcherie, je crois. Ou quelque chose comme ça, en tout cas.

La porte était fermée par un cadenas. Felicity l'ouvrit puis hésita, soudain mal à l'aise. Elle aurait aimé jeter un coup d'œil à l'intérieur avant d'y introduire la jeune femme. Il aurait fallu faire patienter Lily dans la cuisine le temps d'inspecter les lieux.

Heureusement, hormis l'humidité qui la frappa aussitôt, l'endroit était assez présentable. L'âtre était vide, bien qu'elle ne se souvienne pas de l'avoir nettoyé après le départ de sa benjamine et de son mari à Noël.

Les casseroles pendaient à leur place au mur et la toile cirée de la table avait été nettoyée. La fraîcheur qui régnait ici était agréable après la touffeur du pré. Felicity ouvrit la fenêtre.

— Ils font les foin à la ferme, dit-elle. Ça embaume jusqu'ici.

Lily était entrée. Impossible de dire si la maison lui plaisait. Felicity s'était attendue qu'elle en tombe amoureuse et se sentit vexée. Comme une avance amicale qui aurait été rejetée. Elle conduisit la jeune femme jusqu'à la petite salle de bains. En précisant que la douche était neuve et que le carrelage avait été changé récemment, elle eut l'impression d'être un agent immobilier faisant l'article pour placer son bien. Pourquoi est-ce que je me mets à agir comme ça ? s'interrogea-t-elle. Je n'étais même pas sûre de vouloir qu'elle loge ici.

Enfin, Lily dit quelque chose.

— Je peux voir l'étage ?

Et elle entreprit de gravir l'escalier de bois qui montait à pic depuis la cuisine. Felicity éprouva la même gêne que lorsqu'elle s'était arrêtée à l'entrée du cottage. Elle aurait voulu jeter un coup d'œil avant.

Mais là encore, la pièce était mieux rangée qu'elle ne s'y attendait. Le lit était toujours fait, la courtepointe et les couvertures supplémentaires proprement pliées au pied. Il y avait de la poussière sur la commode et la coiffeuse, sur les photos de famille qui les ornaient, mais rien des saletés et du bazar qui restaient généralement après le passage de sa fille. Un bouquet de roses blanches trônait sur le large rebord de la fenêtre. Un pétale était tombé et Felicity le ramassa machinalement. Bien sûr, songea-t-elle. Mary est venue sans attendre que je le lui demande. Quel amour ! Si discrète et si efficace ! Mary Barnes venait faire le ménage deux fois par semaine.

Ce n'est que lorsqu'elle eut refermé le cadenas qu'elle s'aperçut que les roses ne pouvaient pas être là depuis

plus de quelques jours et que Mary, dépourvue d'imagination, n'aurait jamais eu une si charmante attention sans qu'on la lui souffle.

Les deux femmes restèrent un moment devant la porte.

— Eh bien ? s'enquit Felicity. Qu'en pensez-vous ?

Elle perçut une note faussement enjouée dans sa voix. Lily sourit.

— C'est ravissant, répondit-elle. Vraiment. Mais il y a tellement de choses à prendre en compte. Je vous rappellerai, si vous voulez bien. La semaine prochaine.

Felicity comptait lui proposer de la raccompagner en voiture, au moins jusqu'à l'arrêt de bus du village, mais Lily tourna les talons et s'éloigna d'un pas vif. Incapable de se résoudre à l'appeler ou à lui courir après, Felicity la suivit du regard jusqu'à ce que sa silhouette rouge et or se perde dans les hautes herbes.